

M.I.P.

Première année. — N° II.

CINQ CENTIMES

Du 12 au 25 octobre 1885.

NI DIEU NI MAÎTRE

Si Dieu existait, il faudrait
l'abolir.
BAKOUNINE.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS

Notre ennemi, c'est notre
maître.
LA FONTAINE.

Abonnements :
BELGIQUE
Trois mois 0.40
Six mois 0.80
Un an 1.50

BUREAUX ET ADMINISTRATION :

28, Rue de la Vierge-Neuve, 28
BRUXELLES

Abonnements
EXTÉRIEUR
Trois mois 0.60
Six mois 1.20
Un an 2.50

AVIS

Afin de ne pas entraver la propagande, nous prions les compagnons, groupes et dépositaires, qui sont en retard, de régler leurs comptes le plus tôt possible.

VOUS ÊTES DES VOLEURS !!!

La splendide organisation sociale actuelle est composée d'une façon si originale, que le premier citoyen venu qui voudrait se donner la peine d'examiner, groupe par groupe, la minorité exploitée, que l'on appelle vulgairement la *classe dirigeante*, ne pourrait s'empêcher de s'écrier après le honteux défilé : Voleurs ! et certes, il aurait raison, car la classe des enjuponnés, des tonsurés, et des *uniformés* n'est qu'un ramassis immonde d'escrocs, de sodomites et de lâches.

Le propriétaire loue sa maison à des prix exorbitants, et au bout de vingt ans, après avoir fait suer de l'argent à des centaines de malheureux, il se trouve qu'il est encore propriétaire d'un immeuble qui lui a rapporté cinq ou six fois sa valeur. Pourtant les matériaux nécessaires à l'édification de la maison viennent de la terre, et la terre étant à tous, nous concluons que les propriétaires sont des voleurs.

L'actionnaire, l'agent de change, le notaire, trouvent un abri, chauffé, éclairé et aéré, dans des palais confortables ; ils peuvent, à deux pas d'une police, bienveillante et protectrice, hurler, gesticuler et ruiner des milliers de familles ; ces êtres nuisibles agiteront sans vergogne sur la misère des peuples ; l'hiver les pieds au chaud dans de bonnes pantoufles, ils verront sans cesse leurs fortunes augmenter ; l'action achetée 100 francs en vaudra 1000 peu de temps après.

Qu'ont-ils donc fait pour gagner 900 francs ? RIEN ! C'est nous qui avons, par notre travail, donné cette plus-value. Vous vous enrichissez donc à nos dépens, notaires, agents

de change, actionnaires. Vous êtes des voleurs !

Les commerçants, sans distinction aucune, se font gloire et honneur de vendre des produits frelatés et gâtés.

Enrichissons-nous, s'écrient-ils avec une touchante unanimité, que l'ouvrier crève empoisonné ou qu'il meure au fond d'un trou n'est-ce pas la même chose ? Encore une fois, enrichissons-nous. Voilà ce que disent les membres de cette honorable corporation d'empoisonneurs ; quant à toi, travailleur, après un labeur des plus écrasants, exténué par 12 heures d'usine-bagne, brisé, affamé, tu crois pouvoir prendre des aliments sains et réconfortants, allons donc ! Vois, ton pain n'est qu'un mélange horrible, et ton vin effroyable mixture. Proletaires, on nous empoisonne ! Commerçants, vous êtes des voleurs !!

Les magistrats, tant assis que debout, mettent la justice à l'enchère ; leur balance emblématique n'est qu'une balance fautive et leurs poids sont faux, aussi faux que leur code. Ils acquittent haut la main le banquier qui fait sauter la caisse, le spéculateur éhonté. Acquitté, l'auteur de faux bilans ; acquittés, les faillies habiles ; acquittés, tous acquittés ! les gros fripons passent à travers les mailles de vos codes tout en ayant soin de jeter dans un plateau de votre balance la somme qui vous revient en partage ; vous acquittez enfin tous les fripons brodés, vous fermez les yeux sur les Sades à particules, vous acquittez les gros voleurs, et vous condamnez au maximum les petits qui veulent mettre la main sur une petite part de vos lourds revenus.

Magistrats, vous êtes des voleurs !

Vous ! généraux aux poitrines chamarrées par les décorations, vous passez des traités secrets avec les fournisseurs de l'armée ; vos soldats devraient avoir aux pieds des chaussures en cuir, mais vous vous entendez pour vendre, au même, prix des chaussures en carton, vous spéculer sur toutes choses et vous empochez la différence d'un air grave et martial. Sachez pourtant que vos grosses épau-

lètes n'éblouissent plus que les imbéciles, car nous savons que vos broderies cachent les passions les plus honteuses et les vices les plus sordides. Vous trafiquez avec l'habileté des juifs, vous rognez sur les choses les plus utiles ; sur les médicaments aussi bien que sur l'avoine ; sur la ration des hommes comme sur la ration des chevaux. Vous qui avez constamment à la bouche le mot de PATRIE, vous la vendez au plus offrant ; vous qui parlez de courage et qui passez pour des héros, vous assassinez les femmes et vous massacrez les enfants. Généraux ! Officiers ! Vous êtes des lâches ! Vous êtes des voleurs !

Députés ! Sénateurs ! Ministres ! Vous avez promis de faire les affaires de votre patrie (!) et vous faites celles de quelques particuliers, tout en faisant les vôtres ; députés vous avez vendu vos votes. Vous vous vantiez de votre honnêteté et vous faites partie d'un tas de sociétés plus véreuses les unes que les autres. Ministres, députés, sénateurs, vous êtes des voleurs !!!

Vous, pape, évêques, curés, vous vendez vos bons-dieux au choix ; en gros, en détail et pour l'exportation ; vos mensonges sont décrétés des vérités, vos infamies sont excusées, des temples sont mis à votre disposition, enfin vous tenez l'humanité enchaînée, et votre dieu est le geôlier de la révolution.

Juges, propriétaires, traîneurs de sabres, commerçants, il vous faut un DIEU ! car derrière ce dieu vous abritez vos rapines, vos crimes et vos lâchetés. DIEU, c'est votre chef de bande ; DIEU, c'est l'OR dont vous vivez !!!

Tu vois donc, travailleur, de quoi est composée cette bourgeoisie si magnifique ; voilà donc, prolétaire, ce que l'on te dit de respecter. Allons découvre-toi, me s-toi à genoux, et continue à estimer cette engeance néfaste, cause de tous nos maux. Eh bien, non ! redresse-toi, au contraire, et derrière les vaines discussions, les débats stériles ; que l'action remplace les paroles, apprêtons nos armes afin d'anéantir à tout jamais la putréfaction bourgeoise :

L'OUVRIER

En pénétrant dans les villes, on peut observer l'essaim immense du prolétariat, cette forme nouvelle du servage qui n'était lui-même que l'esclavage ancien avec d'autres chaînes.

Là, chez les travailleurs de toutes les professions, depuis le chiffonnier jusqu'à l'artiste, on voit s'étendre comme une lèpre, la noire misère, avec son cortège de lâchetés et de crimes.

Après une journée entière du plus rude labeur, le salaire de l'ouvrier ne suffit même pas à la satisfaction de ses besoins les plus indispensables. Obligé, afin de pouvoir tirer parti de ses bras et de son intelligence, d'emprunter à des oisifs et des incapables l'instrument de travail et la matière première, que seul, cependant, il sait utiliser, il se voit frustrer, sous prétexte d'intérêt du capital, de commission, etc., de la majeure partie du fruit de son labeur.

Si, poussé à bout par l'excès de l'exploitation, il cesse un travail qui ne lui rapporte même plus de quoi réparer ses forces épuisées et qu'il a recours à l'arme désespérée de la grève, l'exploiteur ne fait qu'en rire. Il a le temps pour lui ; il sait que la faim obligera bientôt l'ouvrier humilié et découragé à reprendre son collier de misère. Il en sera quitte pour une légère saignée à son coffre-fort, perte que d'ailleurs il fera bientôt réparer par l'ouvrier lui-même. Orgueilleux de la soumission forcée de son esclave, il le pressurera davantage.

Que, d'un autre côté, les grévistes, exaspérés par la faim, se montrent menaçants, l'exploiteur ne s'en émouvra pas davantage. N'a-t-il pas à sa disposition des gendarmes et, au besoin, des canons pour massacrer les ouvriers, des juges pour les condamner, des prisons pour les enfermer, et jusqu'à des prêtres pour les maudire ?

Que, malgré toutes ces causes d'insuccès, le travailleur réussisse quelquefois à augmenter de quelques centimes son maigre salaire, en sera-t-il plus heureux ? Aucunement : le renchérissement qui se produit fatalement à la suite de chaque augmentation de salaire, viendra, au bout de quelques jours, lui reprendre, sous une autre forme, ce qu'il aura conquis au prix de sacrifices inouïs.

Et toujours la misère, froide et inséparable compagne, restera assise au foyer du travailleur !

Et cet épouvantable état de choses, loin de tendre à s'améliorer, empire encore chaque jour ; le développement du machinisme, les merveilleuses découvertes de la science, loin de venir en aide au travailleur, sont autant d'auxiliaires pour l'exploiteur, qui en profite pour pomper plus puissamment le sang du producteur.

Le travail devient de plus en plus

rare ; les chômages deviennent de plus en plus longs et plus fréquents, et l'hiver approche à grands pas, l'hiver qui va enlever à un nombre immense de travailleurs le peu d'ouvrage qui leur restait !

Et le froid, dans la mansarde sans feu, va venir ajouter ses atroces morsures aux cruelles étreintes de la faim !!!

O travailleurs, nos frères ! continuerons-nous toujours à nous laisser affamer lâchement, calmes, résignés ? Nous voyons nos membres s'affaiblir tous les jours par les privations de toutes sortes ; continuerons-nous toujours, comme des moutons, à tendre stupidement le dos aux ciseaux du tondeur et le cou au couteau du boucher ?

Compagnons, nous sommes des millions de producteurs contre une poignée de fainéants ! Compagnons, la misère, comme une hyène, fouille nos entrailles, attendrons-nous que notre sang soit entièrement épuisé ? Non, n'est-ce pas ? Debout donc ! et mort aux exploiteurs !!!

LES ASSOCIATIONS CORPORATIVES

Depuis quelque temps, il se produit un réveil dans la classe ouvrière. La situation économique devenant de plus en plus précaire, une tendance de rapprochement se manifeste, ayant pour résultat la création de sociétés de résistance contre les exigences patronales. Tout homme de progrès doit se réjouir d'un tel mouvement ; car, étant bien compris, il sera certainement le précurseur de l'émancipation totale des travailleurs ! Mais pour que ce rêve se réalise, il est nécessaire, croyons-nous, qu'on tienne compte des mouvements analogues qui se sont produits antérieurement, et qu'on en tire les enseignements les plus profitables, afin de ne pas tomber dans les mêmes errements. C'est ce que nous allons tâcher de faire dans cet article.

Tout d'abord se pose un point d'interrogation : pour arriver à bonne fin, l'organisation doit-elle se faire en même temps et sur le terrain économique et sur le terrain politique ?

Notre réponse est : l'union des travailleurs étant le but à poursuivre, ce n'est que sur le terrain économique qu'on pourra la réaliser. Et cette union ne pouvant être que le résultat de l'émancipation intellectuelle de ceux-ci, la lutte économique offre seule un champ d'action assez large aux propagandistes pour l'atteindre et pour déraciner tous les préjugés, qui seuls font la grande force de nos ennemis.

Exemple :

Une association se forme, fait appel à tous les membres de sa corporation, sans distinction d'opinion politique, expliquant sa raison d'être par le seul fait de l'exploitation qui les étreint. La généralité de ses ouvriers, subissant les mêmes conditions, souffrant les mêmes maux, ira infailliblement s'unir à ses compagnons de misère ! Supposons qu'alors un conflit éclate entre exploiteurs et exploités, il sera bien plus facile de faire comprendre à ces derniers, que leur ennemi n'est pas seulement tel ou tel parti politique, mais encore, et surtout le patron, le maître, celui qui les exploite enfin. Et ils saisiront d'autant mieux, qu'étant partie intéressée dans la lutte, ils en pourront eux-mêmes apprécier les causes, les phases et les conséquences !

Dès lors, ils comprendront vite qu'ils n'ont

rien à attendre de tous ces politiciens de pacotille qui ne font que tromper le peuple, en cherchant à l'entraîner dans un labyrinthe de réformes anodines, qui, si elles étaient réalisées, ne changeraient en rien la situation malheureuse des ouvriers et que leur émancipation ne peut être que leur œuvre, à eux !

Et quand nous serons arrivés, au moment fatal où la société divisée en deux camps bien distincts, les repus et les meurt-de-faim, n'aura plus d'autre alternative que la révolution, les affamés sauront alors, sur les ruines du vieux monde capitaliste et exploiteur, imposer l'égalité économique, point de départ qui doit conduire les générations futures à une civilisation vraiment supérieure.

Prenons maintenant l'autre hypothèse :

Une association se forme et se met à la remorque d'un parti politique quelconque, un grand nombre de membres de cette corporation ne partageant pas cette opinion, refuseront de s'y affilier, ne voulant pas que ses cotisations servent à payer la propagation d'une opinion qui n'est pas la leur.

Ce sont là de vaines objections, diront certains sceptiques plus ou moins intéressés. Oui, sans doute, parce qu'aujourd'hui ce sont les plus avancés qui prennent l'initiative de la formation de ces sociétés. Mais demain, ce pourrait être les plus rétrogrades et, dans ce cas, la situation serait exactement la même !

Les associations formées dans de telles conditions se condamnent d'avance à une mort prématurée, parce qu'elles n'ont pas dans leur sein les éléments nécessaires pour pouvoir lutter, avec quelque ombre de succès, contre le patronat, et pour propager efficacement les idées de rénovation qui se font dans toutes les classes de la société !

Pour finir cette démonstration un peu longue peut être, mais encore incomplète, nous citerons deux exemples à l'appui de nos affirmations : l'Association typographique et celle des chapeliers, de Bruxelles, non que ces deux sociétés représentent l'idéal de ce que peut, ou doit être un groupement de ce genre. Mais de toutes les sociétés ouvrières qui ont existé depuis vingt-cinq ans, elles seules sont restées puissantes et fortes. Pourquoi ? précisément parce qu'elles se sont formées et se sont toujours maintenues sur le terrain économique, ce qui n'empêche pas bon nombre de leurs membres, d'être néanmoins mêlés au mouvement socialiste révolutionnaire.

Car, ne l'oublions pas, c'est là que doit infailliblement aboutir l'évolution de tout travailleur intelligent, conscient de sa dignité et de ses droits ! Tout le reste ne peut entraîner que déception et stérilité ! Les exemples contraires seraient trop nombreux à citer, aussi nous en abstenons-nous, persuadés que ceux qui s'intéressent à la matière d'une façon impartiale sauront facilement les trouver.

En présence de ces velléités de réveil, nous nous contenterons, pour le moment, de crier casse-cou. Dans la suite, nous traiterons plus longuement tous les avantages du groupement corporatif dans la société actuelle et du rôle qu'il est appelé à jouer dans la révolution sociale qui se prépare, révolution dont le triomphe sera l'avènement d'un ordre de chose basé sur la justice et la liberté !

MOT DE COMBAT

Les confusions récentes de M. de Maurepas ont montré avec quelle facilité un chef constitutionnel, élu par le peuple entier qui lui accorde sa confiance, peut, avec le concours de quelques auxiliaires sans scrupules, paralyser le corps représentant et se rendre maître absolu.

Nous avons de bons motifs pour croire que ceux qui se seraient élevés au pouvoir dans une congrégation socialiste ne reculeraient devant aucun moyen pour arriver à leurs fins. (Spencer.)

L'ÂGE D'OR ET LE RÈGNE DE L'OR

La propriété, c'est le vol ! Ce cri indigné de Proudhon reçoit une consécration nouvelle à chaque fois qu'une découverte vient augmenter la somme de richesse, non de l'humanité entière, mais d'une infime minorité.

A chaque machine construite, à chaque invention, à chaque perfectionnement, à chaque pas en avant vers le progrès, des misères nouvelles s'ajoutent aux anciennes, et on peut calculer le temps où les neuf dixièmes de la race humaine en seront réduits à devoir un morceau de pain à l'aumône ou à la rapine jusqu'à ce qu'enfin convaincus que « la propriété, c'est le vol » et, par conséquent, les propriétaires des voleurs, conscients ou non, cette grande masse de déshérités fasse disparaître le règne de l'or pour y substituer l'âge d'or : le règne de la nature.

L'âge d'or ! ces mots se traduisent pour nos bons bourgeois : le retour à l'état sauvage ; et ils haussent dédaigneusement les épaules, nous trouvant absurdes et fous de ne pas admirer leur civilisation et leur progrès.

Civilisation ! progrès ! ah, ce n'est certes pas dans cet utopique assemblage de lois et de gendarmes, de gouvernements et de soldats, qu'on appelle par dérision *la société*, qu'il faut chercher la réalité de ces deux mots : progrès, civilisation !

Il faudrait remonter jusqu'à cet âge d'or de l'antiquité pour admirer la vraie civilisation, et il faudrait que ce règne de la nature soit la réalité pour qu'avec toutes les inventions, toutes les découvertes actuelles, le progrès apparaisse enfin.

Quelle page splendide que celle de *Don Quichotte*, dans laquelle le grand critique de la chevalerie, Michel Cervantes, nous décrit cette époque de bonheur. Hélas ! c'en est donc fait ? Ils sont passés ces temps heureux que nos pères appellèrent à juste titre *l'âge d'or* ! Non que ce métal empoisonneur, dont présentement, en ce siècle de fer, on fait tant de cas, fut plus commun ou plus facile à obtenir qu'aujourd'hui, mais parce qu'on ne connaissait point encore ces deux mots funestes, le *tien* et le *mien*, qui depuis ont constamment armé la moitié du genre humain contre l'autre.

(A suivre.)

La Trique Verviétoise

MAISON PELTZER ET FILS

(Suite et fin)

Avant d'aborder la caisse de secours sur laquelle nous annoncions des détails dans notre dernier numéro, quelques renseignements complémentaires sur les contre-maîtres de la maison. Au premier rang de ces exploiters de second ordre, nous placerons *Frankart*, être grossier et insolent, ayant sous sa domination les noyeuses et les rentrayeuses.

Depuis bien des années, il fait le commerce des flocons, qu'il achète à bon compte à la fabrique, pour les revendre fort cher à ses ouvrières.

Sa cupidité étant insatiable, il vend aussi de l'épicerie.

Sur les récriminations des ouvrières, les patrons lui ont interdit ce dernier commerce ; le résultat de cette interdiction a été celui-ci : au lieu de vendre ses marchandises chez lui, il les fait porter à domicile. Ce monsieur est célibataire et fait ce commerce après sa journée.

Il règne en maître dans la maison, distribue le travail à sa guise et fixe les salaires comme il l'entend, au mieux de ses intérêts naturellement ; les ouvrières qui achètent le plus chez lui, sont payées davantage et ont toujours du travail ; au contraire, malheur à celles qui ne veulent pas se fournir chez lui ; elles ne travaillent que quand il y en a de trop et ont le ebut de la maison.

Après *Frankart* se distingue *Bertholst*, directeur de la filature et grand amateur de pigeons. Il n'est pas commerçant, mais il oblige ses ouvriers à courir ses pigeons gratuitement. Mais laissons ces tristes sires pour ce qu'ils valent, leurs esclaves s'en débarrasseront bien un jour ou l'autre ; occupons-nous de

LA CAISSE DE SECOURS

Quelle comptabilité simple que celle de cette caisse de secours ! Il n'y a jamais eu plus de recettes que de dépenses, tout s'y trouve toujours équilibré à 1 centime près !

Elle est administrée par les gardes-chiourme et a comme trésorier la caisse Peltzer.

Elle est constituée (dit-on) pour secourir les blessés et les malades ; mais ceux-ci n'y étant pas admis, elle ne secourt rien du tout. En effet, il ne faut pas être malade pour y être admis, et on ne peut plus y être admis après cinquante ans, sous prétexte qu'étant vieux, on aurait trop souvent besoin de secours.

Sauf ces cas, tous les employés de la maison doivent en faire partie, et ils payent pour cela de 10 centimes (les enfants) à 25 centimes (les gardes-chiourme) par semaine, même lorsqu'il n'y a pas de travail pour eux dans la fabrique.

Ici nous nous sommes livrés au petit calcul suivant : dans ce temps de crise, un tisserand qui a chômé pendant cinq ou six semaines, doit tisser une pièce de 40 à 45 francs.

Il faut d'abord qu'il paye à la caisse six semaines à 20 centimes = 1 fr. 20, plus 2,50 au minimum pour le nettoyage de sa pièce = 3,70, ôtant cette somme de 40 fr., reste 36 francs que le tisseur doit partager entre ceux qui lui ont fait crédit pendant les six semaines de chômage et les trois semaines de travail. Il a donc gagné une moyenne de quatre francs par semaine.

Revenons à la caisse de secours : Pour la vérification des comptes, qui a lieu tous les trois mois, cinq ouvriers doivent y être délégués, mais cela ne se fait pas, les ouvriers n'osant pas revendiquer ce droit. Nos amis, les gardes-chiourme, tripotent donc à leur aise les quelques milliers de francs que versent les travailleurs.

Un détail donnera de suite une idée de la façon dont la justice y est comprise.

Dans une fabrique de cette importance, il arrive fréquemment des accidents dont les patrons — en bonne justice — devraient supporter les charges. Eh bien ! pas du tout ; c'est la société, c'est-à-dire les ouvriers, qui paie les pots cassés. Messieurs Peltzer et fils s'affranchissent de tout en versant une somme de 100 francs par an à la caisse.

Nous n'avons pas encore dit que la moyenne des secours qu'on recoit en cas de maladie ou d'accident est de 6 à 8 francs par semaine, avec lesquels il faut payer le médecin, les drogues, le pain, le propriétaire et les impôts. Avec le reste, il est permis aux malades de faire des économies pour devenir patrons à leur tour.

Deux exemples, sur la manière dont sont distribués les secours. Il y a 5 ans, un manœuvre tombe d'une hauteur de 4 mètres sur les rails du wagonnet et se blesse grièvement ; vu son état qui nécessitait beaucoup de soins, le patron qui aurait dû payer le secours à cet ouvrier, fait conseiller à sa femme de le faire transporter à l'hôpital, ce à quoi elle se refuse. Et bien ! lui dit-on, il sera à votre charge !

Pendant six mois qu'il resta sans travailler, il toucha seulement six francs par semaine de la caisse de secours pour payer deux médecins et les médicaments.

Un autre ouvrier s'est fait tuer en mettant une courroie ; le charitable Peltzer, pour dédommager la pauvre veuve et les cinq enfants, a autorisé ses gardes-chiourmes à p. en. dre les deux aînés de ses fils pour apprendre à tisser à l'un et rattacher à l'autre — ce qui, habituellement, se fait gratuitement.

Quel sentiment de générosité de la part de ce millionnaire !.....

Des commentaires ! Ils nous semblent inutiles, tellement les faits parlent d'eux-mêmes.

D'un côté, une famille archi-millionnaire, jouissant de la considération et de l'estime qu'on accorde à la fortune, pouvant jouer avec la vie de ses esclaves avec impunité, invulnérable avec son rempart d'or et son état-major de contre-maîtres. De l'autre côté, 2000 esclaves, exploités, tyrannisés, maltraités..... et détestés par ceux qu'ils font vivre.

Pour les uns, aucun labeur et toutes les jouissances ; pour les autres, toutes les servitudes et rien, que la misère noire pour horizon. Et on ose parler de civilisation et de progrès à ce peuple martyr ; on lui prêche des réformes à cet îlot de la société ! O ! dérision amère, comme si la civilisation et le progrès était possible dans une telle société, comme si les réformes ne devaient pas être précédées de l'anéantissement des privilèges qui sont la cause de sa misère ! Non, rien, rien que la volonté, travailleur, ne peut améliorer ton sort ; jusqu'à ce que tu le veuilles, tu seras asservi à tous les préjugés et à toutes les souffrances.

Tu vogues sur une mer agitée, dont les écueils se disputent les lambeaux de ton corps. Mais tu n'as qu'à vouloir changer ta situation, à faire acte d'énergie, pour qu' aussitôt les flots se calment et te permettent de rentrer au port heureux et libre à jamais.

Ces jours-ci, les ouvriers de LA SOCIÉTÉ ANONYME LA LAINIÈRE, se sont mis en grève, refusant une diminution de salaire de 15 p. c. Après quelques jours, ils ont été obligés de rentrer au bercail.

Nous donnerons sur cette maison, dont le directeur, LE SIEUR TASTÉ, est le plus bel ornement, des renseignements circonstanciés, dans notre prochain numéro.

LETTRÉ D'ARMENTIÈRES.

Aux compagnons de *Ni Dieu ni Maître*,

Pour que chacun sache ce qui se passe dans certains bagnes industriels d'Armentières — les Jésuitières — nous avons recours à votre vaillant organe de guerre contre l'oppression et l'exploitation de l'homme par l'homme, pour la reproduction dans ses colonnes des quelques lignes qui suivent :

Nous ne pouvions plus longtemps garder sous silence ces faits ignobles qui aiguillonnent depuis quelque temps déjà l'indignation publique. Les faits vils, méprisables, que nous tenons à divulguer, et les lieux où ils se passent sont en si grand nombre, qu'il nous faudra, à notre grand regret, y revenir plusieurs fois et consacrer, à chaque « Jésuitière » un article spécial. En conséquence, à chacun son tour ; d'abord celui de Dutilleul, l'infâme cléricafard. Ce « lèche c... du Pape », ce seigneur, à la fois jésuite et capitaliste, ainsi que tous les exploiters, possède une filature et un tissage qui forment un vaste bâtiment — sa propriété — où les ouvrières principalement sont soumises à des règlements absurdes. Nous ne doutons pas que ce ne soit le vent révolutionnaire qui, soufflant sur la petite ville d'Armentières, pousse ainsi ces bêtises à user de ces moyens contre la masse ouvrière, qu'ils exploitent à outrance, pour l'empêcher de se remuer. Disons bien vite que ces patrons myopes se fourvoyent, s'ils espèrent ainsi reculer le jour des comptes à rendre.

Le flot finit toujours par emporter la digue. Revenons à notre sujet. Par ordre de ce Chagot qu'on nomme le « grand-prêtre », les ouvrières sont forcées, matin et soir, avant et après le travail de chaque jour, de marmotter, à genoux, de longues prières devant un morceau de plâtre qui est, dit-on, l'image de Notre-Dame de l'Usine. Il veut aussi qu'elles sanctifient les dimanches, qu'elles assistent à l'office divin et qu'elles aillent à confesse, au moins une fois par mois. Sur son injonction,

de temps à autre, des quêtes et des souscriptions forcées sont organisées par des fillettes déjà entièrement crétinisées, tantôt pour l'achat d'une bannière, tantôt pour faire hommage d'un objet de luxe à tel ou tel saint. Ce patron tartuffe ne craint pas de dire, en dépit des vexations sans nom qu'il fait subir à ses ouvriers et de son sentiment ultra-religieux qu'il leur impose, que chez lui les travailleurs jouissent de la pleine et entière liberté de conscience. Ce dire est un énorme mensonge ; la vérité est que les ouvriers qui se refusent à ses singeries, sont impitoyablement jetés sur le pavé ; et ils sont nombreux, les ouvriers et les ouvrières renvoyés de ce baigne-chapelle pour cause d'insoumission à ces stupidités religieuses. Impitoyablement aussi, sont mises en quinzaine les filles qui deviennent malheureusement enceintes (nous parlerons sous peu, des conséquences funestes qu'ont produites des grossesses dissimulées par des ouvrières, dans la crainte d'être renvoyées). Fermons la parenthèse et continuons. Ignore-t-il, cet homme sans entraînes, qu'en chassant ces malheureuses filles du peuple, comme ses confrères qui le singent, il se fait l'auteur responsable des débauches et de la prostitution auxquelles se livrent certaines travailleuses, faute de travail. Ce qui est en outre monstrueux et inqualifiable, c'est l'accord qui existe entre les patrons de cette trempe contre les filles-mères. On voit aisément par ce qu'on vient de lire, que l'exploiteur Dutilleul abuse largement contre ses ouvriers pour les subjuguier, du droit de vie et de mort qu'il possède sur eux et que son arme principale est la menace de renvoi, pour faire courber ses ouvriers sous son joug clérical et patronal. Espérons que cette arme arbitraire du patronat se brisera bientôt et qu'un jour peu éloigné, les travailleurs poussés à bout par les vexations de toutes sortes, sauront se débarrasser de cette fainéante et puante bourgeoisie multicolore qui les affame et les opprime.

Ce jour-là, lèche c.... du pape, caporal à lunettes, les travailleurs moins pacifiques et de beaucoup moins flasques, au lieu de changer ton chapeau à haute forme en accordéon, comme ils firent le 3 mai 1885 sur la Grand-Place d'Armentières, et de couvrir de boue et de crachats ta face de singe ; oui, au lieu de t'embellir la frimousse par une paire d'yeux pochés, ils te feront danser dans le vide sous la lanterne, à l'aide d'un bout de filin, un petit rigodon au son de la carmagnole anarchiste révolutionnaire.

NOTA. — C'est, nous le répétons, une petite tournée à travers les bagnes que nous ferons, en vue de dénicher les injustices criantes que nous ferons connaître au public.

Le Groupe anarchiste-communiste d'Armentières (Nord).

VILLEFRANCHE.

Hypocrisie et rapacité capitaliste.

Dans presque tous les bagnes industriels de Villefranche, on a diminué la semaine passée le salaire d'une partie des ouvrières, à raison de 50 à 70 centimes par jour. Nous signalons particulièrement la manière hypocrite dont s'est servi l'exploiteur, qui a nom Chazy, pour satisfaire sa rapacité, sa soif du dieu de ce siècle que l'on appelle monnaie. Voici son procédé, qui au besoin serait garanti par le gouvernement :

Il diminue le travail des ouvrières aux pièces, appelé doublage de fusée, de 10 centimes par kilog., ce qui fait pour l'ouvrière une réduction de 75 centimes par jour au minimum. Puis pour mettre la désunion parmi ses exploitées, il augmente les ouvrières qui travaillent à la journée et qui sont bien moins nombreuses d'ailleurs que celles travaillant aux pièces, de 25 centimes par jour. Faites la la différence et vous trouverez que cette petite combinaison toute bourgeoise rapporte à

celui qui l'a trouvée, en fumant tranquillement son cigare, la somme minime (pour eux) de 50 centimes par jour et par ouvrière.

Et dire que M. Chazy est ce même patron qui fut loué, qui fut classé parmi les bons patrons !!! (quelle naïveté), lors de la dernière grève des teinturiers !!! Eh bien, nous vous le répétons, travailleurs, et vous vous en apercevez tous les jours, qu'ils sont tous les mêmes.

Mais que les bourgeois le sache bien, tous leurs petits trucs n'arrêteront pas, bien au contraire, la marche quelque fois lente, mais toujours sûre du progrès ; la question sociale s'impose de plus en plus, et bientôt les travailleurs n'auront plus qu'à choisir entre l'affreux esclavage industriel que leur impose la bourgeoisie et la révolution sociale. Nous ne doutons pas et nous pouvons prédire qu'ils opteront pour cette dernière, car elle seule peut amener leur émancipation et leur place au banquet de la vie ; alors seulement commencera le véritable règne de la justice. Plus de faiblesse, plus de préjugés.

Vive l'anarchie !

MARSEILLE

Décavation aux prolétaires des cinq parties du Monde.

Les anarchistes espagnols résidant à Marseille déclarent que : attendu leurs aspirations, ils ne reconnaissent ni patrie, ni nationalité et sont par conséquent en désaccord complet avec leurs nationaux relativement aux manifestations patriotiques motivées par l'usurpation des îles Carolines par le gouvernement allemand ; attendu que tant qu'existera l'exploitation de l'homme par l'homme, basée sur la propriété individuelle, il leur importe peu que la propriété terrienne et autre soit la possession de la bourgeoisie espagnole ou allemande.

Ils déclarent, en outre, que, dans le cas où la guerre éclaterait entre divers pays, les travailleurs ne doivent pas verser leur sang aux bénéfices d'intérêts absolument opposés aux leurs ; de plus, qu'ils doivent unir tous leurs efforts pour combattre la bourgeoisie universelle.

LA CIOTAT

Compagnons de *Ni Dieu ni Maître*,

Nous venons, il est vrai, un peu tard saluer l'apparition d'un nouvel organe anarchiste-communiste, organe des déshérités, des meurt-de-faim, qui continuera sans trêve ni merci la lutte entreprise par ses devanciers.

Oui, compagnons, en attendant la fin de notre exploitation et oppression, nous devons lutter pour notre affranchissement futur ; et pour cela, jetons le cri de révolte contre nos exploiters : les prêtres qui abrutissent l'intelligence des travailleurs, les patrons qui nous exploitent et les gouvernants qui les soutiennent. Aussi, la révolution doit-elle supprimer sans exception toute autorité, toute loi, toute propriété et toute religion, pour établir l'anarchie qui veut l'homme libre, travaillant et consommant librement.

Le groupe : *les Terribles*.

SUISSE. — Les petits crétiens qui gouvernent la Suisse continuent à copier les procédés de la chancellerie allemande et de la cour du noble empereur de la grande Russie. Après avoir, pendant plusieurs mois, tracassé nombre de gens, sous le prétexte de je ne sais quelle enquête fédérale ridicule, voilà maintenant qu'on se met à expulser les étrangers qui se permettent de penser — et de dire comme ils le pensent — que nos petits bourgeois sont des couards, et que l'apparence de libéralisme sous laquelle ils cachent leur tyrannique pouvoir est un trompe-l'œil à l'usage des gogos qui pullulent dans ce noble pays.

Il faut espérer que ces Messieurs ne s'en tiendront pas à ces petits essais ; ils iront jusqu'au bout dans la voie de la répression, alors

leurs agissements deviendront par la suite si vexants que ce bon peuple finira peut-être par s'apercevoir que cette fameuse confédération tant vantée n'est qu'une réunion de petits personnages mesquins et égoïstes qui soignent avant tout leurs petits intérêts particuliers, sans se soucier du peuple autrement que pour le museler — besogne à laquelle celui-ci se prête avec une bonne grâce toute helvétique.

Ces bons Suisses !

Le compagnon Ferré nous demande l'insertion de la lettre suivante :

Paris, 28 septembre, 1885.

Citoyen Lissagaray,

Je vois dans la *Bataille* de ce jour mon nom figurer comme candidat sur votre liste révolutionnaire. Vous n'ignorez pourtant pas que je suis anarchiste et qu'en cette qualité accepter une candidature, serait renier mes convictions intimes et mentir à toutes mes déclarations publiques. Convaincu de l'impuissance absolue du parlementarisme pour résoudre les questions sociales, je suis un de ceux qui pensent que la masse ouvrière devrait, de plus en plus, désertir les urnes électorales et réunir tous ses efforts sur le terrain économique.

Tout en vous remerciant de l'honneur que vous avez bien voulu me faire, je compte sur votre impartialité pour publier cette lettre dans le plus prochain numéro.

A vous et à la révolution sociale.

H. FERRÉ.

Vient de paraître : *PAROLES D'UN RÉVOLTE*, par P. Kropotkine, préface d'Elisée Reclus. Prix, fr. 3.50 ; adresser les demandes à la *Librairie des Deux-Mondes*, Paris, 17, rue de Loos. Envoi franco contre mandat-poste.

Ni Dieu ni Maître se vend à Paris, rue Lepic, 30, au fond de la cour et au kiosque au coin des rues Ramey et Flocon, (Montmartre).

Le TIRE-PIED ET L'AIGUILLE, organe ouvrier international de la cordonnerie et des tailleurs. Le numéro : 10 centimes. Paraisant tous les quinze jours. — Abonnements pour la France : Un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr. — Abonnements pour l'Etranger : Un an, 5 fr. 50 ; six mois, 2 fr. 25 ; trois mois, 1 fr. 35.

SOUSCRIPTION EN FAVEUR

DE NI DIEU NI MAÎTRE

Un cèlèbataire endurci 50 c. ; un menuisier qui veut évriller les bourgeois 25 c. ; Bertrand saute Macaire, 5 c. ; Macaire saute Bertrand, 5 c. ; pour que l'on organise un meeting en plein air, 25 c. ; un zéro, 5 c. ; un mécanicien, 25 c. ; Cobourg pense qu'il aura un successeur, attends je viens ! nom de dieu, la révolution sera accomplie avant que le même Baudouin soit majeur, 50 c. ; pour qu'Elv. achète un petit banc à Jef, 20 c. ; pour que Ber. se laisse aimer par Toby-Man., 20 c. ; pour que les socialistes achètent les *Matinées littéraires* 20 c. ; un culottier de la cobourgeoise, 20 c. ; Le réactionnaire France, c'est le triomphe de la révolution 20 c. ; un révolutionnaire par tempéramment 30 c. ; un tailleur anarchiste, 10 c. ; un anarchiste, 1 fr. ; pour que les dépositaires soient plus régulier dans leurs envois, 10 c. ; afin de ne pas entraver la propagande, 20 c. ; un jeune anarchiste houplinois, 15 c. ; un dynamitarde, 10 c. ; un égorgeur de bourgeois, pour que ni Dieu ni Maître agrandise son format, 10 c. ; pour que ma chère Pauline ne tombe plus sur la chaussée d'Anvers et qu'elle ne déteste plus J. K. parce qu'il lit *Ni Dieu ni Maître*, 25 c.

Total. 5,20

Total des listes précédentes. 343,94

Total à ce jour. 349,14

PETITE CORRESPONDANCE

Oran, P. reçu abonnement ; Bordeaux, reçu mandat ; Roubaix, reçu mandat ; Narbonne, reçu mandat ; Armentières, reçu mandat et lettre ; Villefranche, reçu mandat ; Bourg s., reçu mandat ; Levallois-Perret, reçu mandat, prière d'affranchir lettre ; Lyon, reçu mandat ; D. Paris, reçu mandat ; Firminy, reçu abonnement, envoyez même façon.

Imp. Eg. Govaerts, Impasse de l'Amitié, 5.